

— Ça va mieux, ma bonne mère, n'est-ce pas ?

Maintenant la petite Sœur fait le ménage. Le cliquetis de son chapelet emplit la chambre d'un son joyeux. Le balai usé gratte de son moignon le carelage cassé. Voilà le plus gros des poussières à la porte. Le lit est fait.

La Sœur sort chercher de l'eau. A travers le couloir sombre, où ouvrent les portes mal jointes, où passe la promiscuité du vice et de la misère, elle va tranquille, chargée de sa cruche ébréchée.

Dans la chambre voisine, un ivrogne s'obstine à reprendre le refrain d'une chanson de café-concert. Sur la muraille mince, son poing ponctue le chant. Avec un rire hébété, il répète :

— C'est-y drôle : je ne peux pas aller plus loin !

La mamsarde semble moins misérable. Les nippes sont soigneusement pendues. La chaise boiteuse ne se promène plus lamentablement, au milieu de la pièce avec les défroques et beaucoup de charité a passé à travers tant de misère.

La vieille regarde d'un air attendri une petite orange d'un sou que la Sœur lui a apporté.

Cependant le ménage est fini, le fourneau garni, le bol plein de tisane à portée de la main. La petite Sœur va s'en aller :

— Je ne pourrai venir ce soir, ma pauvre femme, dit-elle.

Les doigts qui caressent l'orange, ont un douloureux frémissement. La respiration hatelante s'arrête un peu, le regard terne se durcit :

— Qué misère d'être pauvre ! susurre la voix sifflante.

La petite Sœur a rougi sous le reproche.

— Ce n'est pas ma faute, allez. Mais je passe aujourd'hui en police correctionnelle pour avoir continué de soigner les pauvres.

— Faudra donc claquer seul, continue la vieille. Qui restera avec moi ?

La petite Sœur promène son regard sur les murs nus, et, se baissant sur le front flétri pour un dernier baiser :

— Dieu.

HENRY REVERDY.